

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

2p50432/1952-53,82.83

Numéros 82 — 83

Années 1952-1953

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE MONTPELLIER



MONTPELLIER
BIBLIOTHÈQUE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
1954

Si je disais combien collaborer avec vous est chose facile et agréable, tellement vos connaissances techniques, administratives et scientifiques sont nombreuses, variées, sûres et précises.

Si je disais, enfin, combien de fois vous avez tiré d'embarras des confrères ou des collègues à qui faisaient défaut la plupart de vos qualités.

Et parmi celles-ci, je ne veux pas oublier votre bonté et votre dévouement à vos amis, si nombreux qu'ils rempliraient et la cabane et ses abords, amis que vous savez entourer non seulement lorsqu'ils sont dans la félicité, mais encore et surtout si leur ciel se couvre de nuages.

Rassurez-vous je n'en dirai pas plus. Le temps me manque, en effet, pour faire connaître à nos collègues, du moins à ceux qui les ignorent, vos titres de guerre. Votre séjour aux armées en 1914 — 1918 vous a permis de rapporter, avec une très grave blessure qui mit vos jours en danger, tous les honneurs que vous méritiez.

MONSIEUR,

Alors que, par une belle et pathétique péroration, vous nous faites assister aux derniers moments du très regretté docteur MAGNOL, vous me permettrez de vous dire très simplement, pour terminer, que votre retraite — que nous souhaitons longue et heureuse — va vous permettre, libéré que vous êtes du labeur quotidien, de vous consacrer entièrement à vos goûts favoris. Mais je vous demande de ne pas oublier notre Compagnie qui sera toujours heureuse de profiter de votre présence, vous qui possédez tant de qualités que je me suis plu à énumérer non à cause de ma vieille amitié, mais par suite de ma très grande sincérité.

Discours de réception du général Montagne

(Séance du 25 février 1946)

MESDAMES,

MESSIEURS DE L'ACADÉMIE,

Je suis d'autant plus sensible à l'honneur que vous m'avez fait, que je viens à vous les mains vides, sans le moindre bagage littéraire ou scientifique. Si j'ai pu, certain jour vous dédicacer une mince plaque, elle était écrite non de mon encre, mais du sang de ceux que j'avais eu l'honneur de commander et qui surent mériter la chance de conserver inviolé, dans un effondrement général, le créneau confié à leur garde. Je laisserai donc à celui qui, dans un instant, voudra bien m'accueillir en votre nom, la tâche ingrate de justifier ma présence. Si

son amitié, son indulgence, son imagination y parvenaient de quelque manière, il me resterait à faire preuve de jugement en ne le suivant pas sur ce terrain, tout en le remerciant du fond du cœur.

C'est, Mesdames et Messieurs, bien loin de notre capitale languedocienne que me parvint la nouvelle, flatteuse et inattendue, de mon admission dans votre Compagnie. Un devoir impérieux envers un exilé, que retenaient des barbelés en Poméranie, m'avait imposé quelques mois plus tôt une absence dont je ne pouvais prévoir la durée. Et ce départ, déjà douloureux en soi, s'était effectué à l'heure où, dans le ciel si bleu de notre Languedoc, s'amoncelaient les nuages annonciateurs de ce simoun qui devait porter d'un bond sur la terre de France le flot libérateur de nos magnifiques divisions d'Afrique, déjà victorieuses en Tunisie et sur le sol italien.

Où se produirait l'atterrissage de l'armada si impatiemment attendue ? Le développement entre Seine et Loire des opérations Franco-Anglo-Américaines de Normandie ainsi que la date du débarquement en Méditerranée devaient, par la suite, imposer logiquement l'offensive par la Provence avec dégagement de la vallée du Rhône par la route Napoléon. Mais au début du printemps de 1944, il n'était pas insensé de croire au choix possible de nos larges plages languedociennes pour un débarquement massif qui pourrait, par l'une des vallées de la Garonne ou du Rhône, se conjuguer avec la vague déferlant d'Angleterre, d'après les conditions de puissance et de vitesse dans lesquelles celle-ci affirmerait son succès.

J'avais laissé ainsi ma petite patrie sous la menace de graves événements. J'étais en exil mais dans un charmant coin de Touraine, dans le Lochois que tant de souvenirs historiques rattachent à notre Bas-Languedoc des ^{xv^e} et ^{xvi^e} siècles, plus particulièrement à Pézenas.

Sous la clé de voûte de la Porte Royale de Loches, celle que franchit Jeanne d'Arc en juin 1429, mes regards étaient magnétiquement attirés vers un écusson portant les mêmes trois lys d'or et le Dauphin d'azur qui, depuis 1429, sont l'essentiel des armes de Pézenas. C'est que les châteaux de Pézenas et de Loches constituaient les deux solides extrémités de l'axe de manœuvre de celui qui se nommait lui-même, le régent Charles, Dauphin de Viennois, héritier discuté même par sa mère, d'un trône dont le roi était, avec les sceaux de France, aux mains de l'étranger. De faciles et obsédantes analogies s'imposaient à nos esprits inquiets en ce début d'été 1944.

Mais le ciel doré de Touraine, si lumineux, non point certes avec cet insoutenable éclat que donne au nôtre le soleil méridional, ce ciel si doux ne tardait point à s'obscurcir sous le vol des escadres qui, en détruisant inlassablement les passages de la Loire, puis ceux du Cher, assuraient un flanc sud bien couvert à l'attaque de Normandie et de Bretagne, puis à la course de Paris. Le sol tremblait constamment, les portes et les fenêtres vibraient, avec violence, ébranlées par de puissantes détonations ou par la propagation silencieuses des ondes de choc ;

le vrombissement continu des masses aériennes emplissait la nuit. Une ambiance de guerre naissait et bientôt commençait le harcèlement tenace des colonnes allemandes courant vers la trouée de Belfort et qui pour se débarrasser de la meute harcelante, donnaient ces terribles coups de boutoir dont le nom sanglant de Maillé évoque la plus tragique horreur.

Je m'excuse, Mesdames, Messieurs, de vous importuner peut-être de ces souvenirs qui se pressent dans ma mémoire en ce moment parce qu'ils me replacent dans l'ambiance même où me parvint la lettre de votre Secrétaire Général m'annonçant mon élection parmi vous. Et mon premier sentiment à cette nouvelle fut celui d'une gratitude infinie pour ce geste amical qui me venait de mon cher Languedoc dans une heure d'angoisse générale.

Cette gratitude, presque deux années devaient s'écouler avant qu'il me fut possible de vous l'exprimer ici. J'en suis confus et plus encore quand je m'aperçois de l'inconvenance de ce peu d'empressement, au moins apparent, que j'ai mis à rendre à la mémoire du Pasteur André Arnal, Professeur à la Faculté Libre de Théologie protestante, de Montpellier, l'hommage respectueux que je lui dois.

Et ici ma confusion redouble car il me faut vous avouer que je n'ai jamais eu l'honneur de connaître ni même d'entrevoir, cette noble figure dont les traits m'ont été révélés avec tant de vie, de précision lumineuse et de touchante amitié par la lecture de l'allocution magistrale prononcée le 22 janvier 1944 par M. le Doyen Henri LEENHARDT, saluant une dernière fois, au nom de la Faculté de Théologie protestante de Montpellier, le maître disparu et tant regretté.

Comment donc, Mesdames et Messieurs, oserai-je devant vous qui avez tous admiré *la grandeur et l'éclat de ce talent*, la trempe et l'équilibre de ce caractère, l'audace et la sagesse de cette personnalité, comment pourrai-je tenter d'en évoquer aujourd'hui un souvenir digne de vous et de lui?

Il ne me resterait pour l'essayer que de demander à son œuvre de me fournir les éléments du portrait d'André ARNAL que j'ai le devoir de vous apporter. La méthode est classique mais combien imparfaite. Le professeur ARNAL a lui-même exprimé avec son habituelle clarté ce qu'il faut en penser : « Scientifiquement, historiquement, a-t-il écrit, il faut aller du connu à l'inconnu, de l'œuvre à la personne ».

« L'œuvre est nécessaire pour comprendre pleinement l'ouvrier mais l'œuvre est insuffisante pour révéler sa vraie stature. L'ouvrier libre se trouve au milieu d'autres êtres libres dont la volonté peut borner son action ou la faire avorter : en dépit de l'insuccès de l'acte, la personne peut être victorieuse ? Une œuvre inutile, par l'obstacle des libertés ambiantes, peut provenir d'un auguste ouvrier et, même admirable, l'œuvre ne révèle pas toute la puissance de l'ouvrier laquelle peut atteindre une perfection plus grande, ni toute sa nature, laquelle peut le rendre capable d'autre chose. »

Si j'ai été jusqu'au bout de cette citation, qui vise plus haut certes que le parallèle d'une œuvre simplement humaine et de son auteur c'est parce que ces quelques lignes me paraissent déjà révélatrices, à elles seules, de la précision d'analyse et de la netteté d'expression d'une pensée dont monsieur le Doyen LEENHARDT disait que *ses grandes lignes, sobres et nerveuses, étaient toutes de rectitude et de clarté*. Mais hélas, ici encore ma bonne volonté trouve sur ce chemin un mur infranchissable. Le profane que je suis ne saurait prétendre à pénétrer l'œuvre d'André ARNAL au point d'en oser parler sans étaler son incompetence et provoquer la juste raillerie de sourires discrets.

Et cependant, dans la mesure où mes faibles lumières m'ont permis de suivre le Professeur ARNAL, j'ai trouvé dans son œuvre une éclatante affirmation de sa personnalité, telle que nous l'avaient définie ceux qui étaient les plus qualifiés pour la connaître.

On nous a dit que, dès ses études secondaires fort brillantes au lycée de Nîmes, le jeune André ARNAL s'affirmait tellement comme un homme de pensée que, dans les cercles où il fréquentait, on ne l'appelait déjà que *le philosophe*. Il est en effet bien naturel qu'un esprit de sa qualité et de sa trempe marque nettement dès ses débuts sa classe et révèle ses caractéristiques maîtresses.

Ses premiers ouvrages en donneront une preuve éclatante.

Le jeune bachelier en théologie, sorti le premier de la faculté de Montauban, s'en fut en Allemagne. Après avoir, au cours d'un séjour prolongé, recueilli la plus solide documentation, il affirma d'emblée sa maîtrise dans un ouvrage intitulé : « La personne du Christ et le rationalisme allemand contemporain ».

Ce fut sa thèse pour la licence, présentée à la Faculté Protestante de théologie, le 10 juin 1904. Par la densité et la solidité de sa substance, par sa présentation méthodique, cette œuvre justifiait les espérances déjà fondées sur son auteur.

Sans me permettre certes de parler de fonds, je ne peux m'empêcher de dire que je trouve dans cet ouvrage de jeunesse, la preuve étalée à chaque page de ce qu'on nous a dit être l'ossature même de votre regretté collègue ! La trempe et l'équilibre du caractère, l'énergie et la logique de la personnalité, un irrésistible besoin de clarté associé au respect du mystère et, au suprême degré, la raison alliée à la foi ».

Ex abrupto, la préface est pleinement révélatrice. « L'heure présente, écrit ARNAL en 1904, n'est pas l'heure des études théoriques, des discussions dogmatiques, des recherches philosophiques, toute et uniquement elle appartient à l'action ».

Et la profession de foi s'affirme, vigoureuse et éloquente : *Les tempêtes qui soulèvent l'humanité contemporaine ont emporté dans leur fracas l'extase mystique et le recueillement silencieux, nul n'a le droit de vivre seul avec sa pensée, avec son rêve, avec sa foi, indifférent au monde et comme hors du monde. Qui donc sur une mer démontée s'arrête à contempler*

l'assaut des vagues ? Ne faut-il pas sans cesse indiquer le port aux ignorants et aux égarés et dans le danger grandissant, il importe peu que ce port soit bâti avec du bois, du chaume ou du granit »

Mais l'équilibre, cette faculté maîtresse de l'esprit d'ARNAL n'attend plus pour se manifester : « l'action est le devoir présent mais l'action réfléchie, volontaire, efficace est la traduction extérieure de notre pensée ».

Après l'équilibre voici la *raison* : la part de la raison dans le domaine religieux pourrait-elle être exagérée puisque c'est à l'homme, être raisonnable, que Dieu s'adresse. S'il y a dans nos conceptions quelque chose d'irrationnel, ces conceptions sont à réviser ».

Puis le *réalisme* : « Comment construire sinon avec des matériaux. Les principes ne s'exercent pas à vide, ils disposent, organisent, lient les idées mais ils ne créent pas les faits, sources de ces idées. »

Enfin, avant de croiser le fer, cette déclaration toute de franchise : « J'emploie le terme rationalisme dans son sens propre pour résumer un ensemble de tendances, de thèses et d'idées, chaque tendance, chaque thèse ou chaque idée devant être l'objet d'étude avant d'être adoptée ou rejetée, quelle qu'en soit l'origine et quels qu'en soient les défenseurs. Qui donc par sa méthode n'est pas plus ou moins rationaliste ?.. Une discussion ne porte que si l'on se tient sur le terrain où s'est placé un auteur, que si l'on emploie les armes par lui choisies. »

De la controverse souple, serrée, ardente qui s'engage alors, nous ne retiendrons que les manifestations d'une loyauté totale, d'un dialectique puissante, et d'une inébranlable fermeté.

Les mérites du rationalisme sont d'abors hautement reconnus. « C'est l'un des mérites du rationalisme, le premier à signaler et non le moindre, d'avoir forcé la Théologie orthodoxe à prendre pied dans la réalité, de l'avoir fait descendre des nuages d'une étaphysique transcendante ou des hauteurs d'une tradition inacceptée dans les faits de notre monde et de notre vie. »

Mais à mesure que se développent les parties de l'ouvrage harmonieusement composé et qui traitent successivement de l'*Homme*, du *Sur-homme* et de *Dieu*, le divorce s'accuse progressivement et la condamnation s'affirme en des formules fermes et expressives.

Remarquons que ce réquisitoire quelque peu passionné, s'il vise au-delà du rationalisme allemand dans la question particulière de la personne du Christ, ne saurait atteindre que le rationalisme absolu, lequel suppose en la raison, une Foi qui ne peut se prouver et devient vite aussi intolérante que les autres.

Nous savons déjà et nous convaincront davantage par la suite, que, pour André ARNAL, la raison demeure « l'instrument judiciaire » de Montaigne et qu'il se range résolument lui-même parmi les français qui ont de tout temps voulu et su « raison garder ». Mais en discernant,

comme Descartes « derrière les démarches de l'intelligence qui raisonne l'acte simple de l'intelligence qui voit », il affirme avec Pascal que « la dernière démarche de la raison est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent ».

Le rationalisme, dit-il, a le fétichisme d'une science dont il étend à tout ce qui est les lois et le déterminisme, alors que cette science ne considère que le monde matériel, ne s'applique qu'à lui.

« Surnaturel et liberté sont synonymes, proclame André ARNAL, le surnaturel est un acte de liberté de Dieu, l'acte de la liberté humaine est surnaturel par rapport au jeu constant des lois. »

Et la conclusion est d'une belle et sereine envolée. « L'Amour Divin est le mot dernier des problèmes dont la solution ne satisfait pas entièrement notre esprit, c'est l'aube blanche et claire dans la nuit de notre science, l'ultime certitude dans nos cœurs. »

Une fois encore, du seul point de vue auquel nous nous soyons permis de nous placer, il nous apparaît que cet ouvrage du licencié André ARNAL affirmait toute la qualité de sa pensée.

Cette pensée, si originale, si personnelle, si indépendante se donna cependant deux Maîtres : Henri BOIS et par lui, Charles RENOUVIER. Lorsque l'on parle ainsi des maîtres, il faut bien s'entendre. Définissant lui-même dans une magistrale conférence d'ouverture le 6 novembre 1924, les liens qui unissaient Henri BOIS et RENOUVIER; André ARNAL s'exprimait en ces termes : « Même quand il était dépendant, ce fils de l'esprit ne fut jamais l'esclave de personne ». C'est bien ainsi qu'il faut entendre la propre dépendance d'André ARNAL à l'égard de ces grands penseurs qu'il mettait si haut dans son respect et son admiration.

Le premier Henri BOIS, n'avait pu manquer de distinguer un disciple de la qualité d'André ARNAL. Ce maître de la Faculté montalbanaise, dont l'influence fut exceptionnelle sur son milieu universitaire et sur les Églises réformées évangéliques, pendant les trente dernières années du XIX^e siècle, a été passionnément admiré et aimé par des générations d'étudiants. « Il séduisait par la rigueur de son raisonnement, la profondeur de sa préparation, sa dialectique souriante, mais dont les mailles ne laissaient rien passer et l'attrait d'une piété rayonnante » ainsi le jugeait, dans son rapport sur les travaux de la Faculté de 1923-24, votre ancien collègue, le Doyen MAURY, et Arnal disait de lui pour exprimer toute son admiration : « Si Henri BOIS avait adopté les principes néocriticistes, il en avait scruté dans le détail l'aride exposé, lui qui, pour se reposer de l'exégèse d'un texte hébreu de l'Eclésiaste ou d'un texte grec de la Sapience, jouait une sonate de Beethoven ou s'absorbait dans un problème de science pure ».

Devenu le collaborateur puis l'ami de Charles RENOUVIER, Henri BOIS initiait irrésistiblement ses propres disciples à la philosophie néocriticiste.

C'est ainsi qu'André ARNAL devint à son tour renouvelériste mais sans rien abdiquer de sa liberté de pensée et en attribuant au néocriticisme la valeur d'une méthode encore plus que celle d'une doctrine, d'une méthode qui pouvait permettre de résoudre en philosophie des problèmes devant lesquels RENOUVIER s'arrête et avec laquelle en théologie on pouvait aller encore plus loin que RENOUVIER n'est allé. « La Gloire du Philosophe, a écrit André ARNAL, est d'avoir fourni à l'esprit un puissant instrument pour pénétrer, défendre ou conquérir la vérité. »

Et il insiste sur le fait que RENOUVIER est demeuré un *Philosophe...* qui a pensé plus qu'il n'a vécu la vérité religieuse de son système ». Or il y a pour André ARNAL, entre le *philosophe* et le *croyant*, une différence essentielle « le premier se garde, le second se donne ». Il était bien, lui, par nature, un *croyant* qui se donnait et à fond.

Certes son admiration pour le second des polytechniciens philosophes, que Montpellier s'honore d'avoir comme fils, était très grande. Décrivant dans une remarquable synthèse ce qu'il appelait la *marche à l'esprit*, après avoir dans un raccourci saisissant défini « la part des ouvriers de la première étape : DESCARTES, MALEBRANCHE, BERKELEY » puis celle des ouvriers « de la 2^e étape : LEIBNITZ, HUME, KANT », ARNAL s'écriait avec un peu d'emphase : « Enfin viennent RENOUVIER et PILLON ». Par la critique de l'Infini, l'exclusion du noumène la rupture de l'universelle nécessité, la répudiation logique et absolue de toute métaphysique substantialiste, par la mise en valeur et l'harmonisation des vérités nettement énoncées ou à demi-conçues chez leurs prédécesseurs, ils accomplissent la troisième étape : la marche à l'esprit est finie, l'esprit est souverain; l'esprit est tout, l'esprit est : « Je dois dire à la vérité qu'après cette proclamation enthousiaste du triomphe de l'esprit, un coup de frein nécessaire vient aussitôt rétablir ce qu'ARNAL appelle « la hiérarchie normale des facultés dans la religion » et qui refuse à l'intelligence la primauté et même l'égalité vis à vis du cœur et de la volonté.

Une aussi formelle affirmation ne pouvait et ne peut évidemment rallier tous les suffrages, notamment ceux des hommes dont la Foi est faite moins de raisonnement et de logique que d'intuition et d'élan; mais l'apparente rigidité de la formule ne saurait faire oublier tout ce qu'il y avait de vibrant idéalisme dans le dynamisme puissant de ce logicien pour qui « la joie de connaître » était la récompense suprême.

Écrites en 1924, au lendemain de la mort de son premier Maître, dont il était devenu le collègue et allait hériter la chaire de Dogmatique, écrites dans une très belle leçon sur la « Pensée religieuse d'Henri Bois » ces lignes qui, je le répète, intimident quelque peu un modeste et peut-être timoré catholique, nous montrent qu'après vingt années d'apostolat, le professeur parvenu au point culminant de sa carrière est bien resté sur la trajectoire amorcée en 1904 par le Licencié de Montauban

et qu'avaient jalonnée des œuvres remarquables : « Les postulats KANTIENS dans la philosophie néocriticiste » (1896). « La Personne du Christ et le Rationalisme allemand contemporain (1904). » « L'Humanité du Christ selon l'épître aux Hébreux (1906) » « La philosophie religieuse de Charles RENOUVIER (1907). La personne humaine dans les évangiles (1911). » De l'un d'eux et qui nous apparaît comme son Maître livre, d'une lecture passionnante même pour un profane, l'autorité la plus qualifiée a pu dire en 1944, 37 ans après sa parution : « La valeur philosophique de ce monument littéraire est encore aujourd'hui intacte. Il tient dans la bibliographie une côte très élevée. »

Devenu Docteur en Théologie, le Pasteur André ARNAL occupa bientôt à la Faculté libre de Théologie protestante de Montpellier la chaire de Théologie du Nouveau Testament.

L'éclat de son enseignement et son exceptionnelle culture philosophique le désignèrent pour la succession d'Henri Bois dans sa chaire de Théologie Systématique. Il professa pendant quarante ans au cours desquels en des temps difficiles, il remplit avec autorité les importantes fonctions de Doyen.

Mais si dans ses ouvrages et du haut de sa chaire de professeur il se montrait homme d'action autant que de pensée, André ARNAL extériorisait mieux encore ce trait essentiel de son caractère au contact des simples réalités de son ministère qu'il exerça avec bonheur à Castillon et à Nérac. Il sut être de bout en bout, professeur et conducteur d'âmes. Quand vint son heure, tout naturellement, il se révéla, bien que sans armes, un *magnifique soldat*.

Mesdames, Messieurs, le fracas de la bombe atomique, mettant un point, non pas final hélas, un simple point d'orgue dans la partition de ce drame, dont l'acte le plus proche de nous débuta en septembre 1939 sous le signe, maintenant déjà périmé, des masses cuirassées et aériennes, ce fracas a troublé bien des esprits dans lesquels se sont estompés les souvenirs les plus anciens. Il ne faudrait cependant pas sous-estimer le passé en oubliant que, de 1914 à 1918 s'est tragiquement déroulée une des plus glorieuses épopées de notre histoire. Ceux qui l'ont vécue l'appellèrent la *Grande Guerre*, avec quelque emphase pensent maintenant les jeunes, obnubilés par le volume du conflit mondial d'hier et la puissance terriblement spectaculaire des moyens mis en œuvre. Ce fut vraiment *La Grande Guerre de la France*, celle dans laquelle par l'indiscutable suprématie de sa puissance militaire, mise au service du droit, notre pays a tenu sans conteste la première place dans toutes les conférences des Grands de ce monde, plus particulièrement sur le plan des décisions stratégiques. La chute de notre Haut Commandant de l'Échelon Suprême interallié au très modeste rang d'armée subordonnée, sans jeter la moindre ombre sur l'héroïsme de nos combattants, ni sur la valeur de leurs chefs, marque le chemin parcouru de la victoire française de 1918 à la victoire alliée de 1945. Il faut oser se le dire non pas

assurément pour douter de l'avenir, l'ascension déjà gravie nous en est garante, mais pour mesurer l'effort et prendre enfin les résolutions nécessaires sans lesquelles il n'y aurait que velléités et déceptions.

Dans cette guerre 1914-1918, où la France paya son triomphe d'une saignée qu'aucune transfusion ne pourrait compenser, ce qui explique bien des faiblesses consécutives, de nombreuses grandes unités de notre armée se sont inscrites au palmarès de gloire. À leur tête se classe la *Division marocaine*.

Dès la Marne de 1914, FOCH disait d'elle « La bataille a pivoté autour de MONDEMENT. La Fortune a voulu que la division marocaine fut là. »

Elle était à Souchez le 16 juin 1915; sur la Somme le 4 juillet 1916; en Champagne le 17 avril 1917; à Verdun le 20 août 1917.

En 1918 on la retrouve d'abord à tous les coups d'arrêt qui bloquent les grandes ruées allemandes dans le Santerre au 25 avril; devant Soissons où, du 27 mai au 12 juin, elle perd 94 officiers et 4.139 hommes. Elle se distingue dans les offensives de Mengin, le 12 juillet, puis le 2 septembre; le 14 septembre enfin elle défonce la ligne Hindenbourg, donnant le signal de la victoire finale.

Ces dates mémorables, ces noms prestigieux, que les hommes de ma génération ne pourront jamais évoquer sans une émotion profonde jalonnent à la fois le curriculum guerrier de la Marocaine et celui de l'aumônier protestant de son régiment étranger : le pasteur André ARNAL.

Avec son drapeau décoré de dix palmes et de la Croix d'Honneur, le Régiment de Marche de la Légion Étrangère brillait d'un éclat singulier parmi les troupes de la Division Marocaine, rivales en héroïsme et égales en gloire.

C'était vraiment une troupe d'allure très particulière et fort délicate à tenir au repos, il est vrai qu'on lui en accordait rarement. Au feu, elle devenait une véritable meute décuplée : vieux légionnaires trouvant là le champ libre à leur traditionnelle ardeur, volontaires Tchèques, Russes, Suisses, Belges, Grecs, ou Polonais réalisant enfin le rêve d'action qui les avait guidés jusque dans nos rangs.

Un bref exemple vous donnera le climat de cette unité sans égale.

Transportons-nous sur la Somme, en juillet 1916; la Marocaine est engagée en liaison avec les Anglais, en division d'exploitation du 1^{er} Corps Colonial. Le 4 juillet elle attaque sur l'immense glacis qui va de sa base de départ, Assevillers, à son objectif Belloy-en-Santerre.

Écoutons un acteur du drame :

« C'était, dit-il, entre 6 et 7 heures du soir. La 9^e puis la 11^e compagnies avaient formé la colonne de droite du 3^{eme} Bataillon qui attaquait la partie sud de Belloy.

À environ 300 mètres du village, prise d'enfilade par un feu terrible de mitrailleuses dissimulées dans le chemin d'Estrées à Belloy, la 11^{eme} Compagnie avait beaucoup souffert.

Tous les officiers, tous les sous-officiers étaient tombés. La vaste prairie était couverte de cadavres et de blessés. Avec un entrain et un dévouement splendides, les éléments encore intacts, sous la conduite des Légionnaires les plus audacieux continuaient la lutte.

En colonne ou ligne d'escouade, en rampant, les yeux brillants, le sourire aux lèvres, réconfortant au passage les camarades tombés, les hommes de la seconde vague poussaient, poussaient toujours dans la direction ordonnée.

Couchés dans les hautes herbes, les blessés s'interpellaient. Ceux qui pouvaient encore se traîner cherchaient à se grouper, mais quiconque levait la tête était fauché.

Puis sur le champ de bataille s'établit un lourd silence, troublé seulement par le sifflement des balles et les gémissements des blessés.

Tout à coup, du côté du village, les notes aiguës d'un clairon sonnèrent la charge, on entendit les cris de l'assaut final, l'éclatement mat des grenades, et le crépitement des mitrailleuses redoubla d'intensité. Les survivants du 3^{ème} Bataillon s'emparaient de Belloy-en-Santerre.

A ce moment il se passa quelque chose de sublime. Parmi les blessés et les mourants, on entendit soudain un cri vibrant « Ils y sont ! Ils y sont ! Ils y sont ! Belloy est pris ! ».

Au-dessus des herbes, les blessés se soulevèrent, chacun voulait essayer de voir, tenter dans un dernier effort d'accompagner les camarades plus heureux.

Puis une clameur, partie je ne sais d'où, poussée par des voix affaiblies mais mâles et triomphantes, s'éleva, grandit, devint immense et parcourut tout le champ de bataille : « Vive la Légion ! ».

« Vive la France ! ». Ainsi les Légionnaires tombés prenaient leur part à la victoire.

Parmi eux André ARNAL, aumônier volontaire, avait été frappé tandis qu'il secourait un légionnaire blessé.

Telle est l'ambiance dans laquelle votre glorieux collègue sentit se confirmer en lui sa seconde vocation de Soldat.

Avec, pour toute arme et toute cuirasse, la croix du Christ à son cou il a suivi de bout en bout les irrésistibles assauts de ses terribles paroisiens, avec la calme ardeur qui lui était naturelle et la souple vigueur que son entraînement d'alpiniste émérite lui avait acquise.

« Il ne cessa, disent les textes officiels, d'encourager les combattants, de prodiguer ses secours à ceux qui tombaient, de donner à tous le plus bel exemple de bravoure et de mépris du danger en contribuant, sur la ligne de feu, aux premiers soins et au transport des blessés. »

Par trois fois il mêla de son sang au rouge éclatant de la fourragère de la Légion.

Cinq citations dont quatre à l'ordre de l'armée et la Légion d'Honneur pour fait de guerre ont sanctionné des prouesses que sa modestie, aussi légendaire que son courage, ne nous eut pas révélées.

La victoire une fois gagnée, avec sa même simplicité mais aussi le même éclat André ARNAL redevint jusqu'à sa dernière heure, le Champion de la Grande Cause à laquelle il avait voué son existence.

On a dit de lui fort éloquemment, qu'il était « un homme d'une trempe trop forte pour se permettre de se survivre. »

La formule est très belle et combien émouvante pour ceux dont la retraite, toujours prématurée aux yeux de chacun, a brutalement interrompu une activité qu'ils confondaient avec leur vie. Mais n'en-court-elle pas le reproche qu'André ARNAL lui-même, je le citais en débutant, adressait à ceux qui jugent l'ouvrier exclusivement d'après son œuvre déjà accomplie.

« Même admirable, nous disait-il, l'œuvre ne révèle pas toujours la puissance de l'ouvrier, laquelle peut atteindre une perfection plus grande, ni toute sa nature, laquelle peut le rendre capable d'autre chose. »

Descendu de sa chaire dans la vie, André ARNAL ne se fut pas à vrai dire, survécu, il eut tout naturellement continué de vivre, prêchant d'exemple.

Dans les jours difficiles que notre pays va connaître, ce pasteur à la foi rayonnante, ce Maître de l'éloquence persuasive, ce Soldat au courage communicatif, cet Alpiniste accoutumé à l'air pur et aux vastes horizons des hautes cimes, devenu simple citoyen, n'eut pas été de trop parmi les Français de bonne volonté et au grand cœur dont la patrie a besoin plus que jamais.

Son Maître Charles RENOUVIER a dit : « La plus triste des tristesses de la vie, c'est que l'on meurt toujours sans avoir achevé sa tâche. »

Frappé en pleine force et pleinement conscient de cette force, André ARNAL, en quittant ce monde, a pu légitimement emporter au fond de lui-même ce très noble regret.

RÉPONSE DU COLONEL CROS

MONSIEUR,

Le 2 août 1798, à la tombée de la nuit, Bonaparte se promenait seul sur la route du Caire à Alexandrie. La journée avait été d'une chaleur accablante. A l'heure propice il était monté à cheval suivi d'un seul cavalier d'escorte; les faubourgs passés, il avait mis pied à terre et il marchait tête baissée et mains derrière le dos, rêvant ou réfléchissant, et cherchant à respirer dans le calme et l'ombre du soir, un air moins étouffant que celui de la ville.

Soudain il s'arrête, lève la tête, tend l'oreille, dans la nuit déjà close s'annonce un galop de cheval : c'est un courrier qui arrive d'Alexandrie ; ses dépêches apportent une nouvelle stupéfiante : la flotte française a été détruite la veille dans la rade d'Aboukir.

Un éclair de pensée et la conclusion d'impose : les relations avec la France sont coupées, l'armée est bloquée en Égypte.

Bonaparte remonte à cheval. Il rentre lentement, au pas, à son Quartier général et là pendant toute la nuit, il dicte des ordres et des instructions pour faire face à la situation ; d'abord des termes précis, pour les réalités, puis quelques mots redondants pour le moral et pour la gloire : « Il faut mourir ici ou en sortir grands comme les Anciens ». Nous connaissons tous ces mots historiques.

Pour faire face à la situation, ai-je dit, *il faut toujours faire face*, surtout quand la situation devient critique, et même quand elle est désespérée. L'adversité est l'épreuve des grands caractères et c'est dans la *résistance au malheur* que se manifestent les hommes forts.

Je viens de prononcer un mot sonore, qui, depuis cinq ans, résonne et parfois bourdonne à nos oreilles : *la résistance* ? Quel beau thème pour un discours ! Encore qu'un peu délicat.

Si je me risque à l'évoquer ici, c'est parce que ce fut précisément le récit d'un acte de résistance qui nous donna l'idée de vous recevoir parmi nous ; la résistance de l'Armée des Alpes en juin 1940 et plus particulièrement la bataille de Nice, que vous avez dirigée et gagnée et dont vous nous fites un magistral exposé.

Toutefois cette page glorieuse ne s'inscrit qu'à la fin de votre carrière et si je dois esquisser quelques traits de votre biographie mieux vaut les prendre dans l'ordre normal.

Vous êtes né à Pézenas, d'une vieille famille languedocienne et je voudrais avant de parler de vos titres militaires évoquer le milieu local où se passa votre enfance et auquel vous avez gardé votre fidélité et témoigné votre sollicitude.

Combien de fois cet irremplaçable conteur d'histoires locales, Louis THOMAS, notre regretté confrère, ami de cet artiste délicat que fut votre compatriote Alliés, a-t-il évoqué parmi nous le passé de cette petite ville si aristocratique, construite par des gentilshommes à l'époque où le roi bâtissait ; le charme de ces vieilles demeures qui gardent dans leurs proportions modestes des airs de hautaine dignité, et la poésie même de leurs vieilles pierres, ce calcaire aux teintes douces, patinées par deux siècles de soleil ; et les noms célèbres : les MONTMORENCY, les CONTI, MOLIÈRE, MASSILLON et le passage de dix rois, et la vie intense de la cité au temps où s'y tenaient les États du Languedoc, Pézenas avait-il coutume de dire est un musée.

C'est sans doute pour affirmer cette expression et la consacrer définitivement que vous y avez fondé un musée.

Le Directeur des Beaux-Arts vint l'inaugurer en personne et, vous en souvient-il ? Il nous parla « de cette petite richesse qui venait s'intégrer dans le goût et la qualité qui sont l'espace vital de l'esprit français ».

Ces paroles officielles nous parurent tout à fait exactes. L'œuvre est sans prétention grandiose mais le mérite n'est pas une dimension, et c'est la qualité qui lui sert de mesure. Le musée de Vulliod nous prouve en tout cas qu'un soldat peut être un artiste et que vous êtes resté fidèle à votre ville natale.

Vos études furent sans doute brillantes, puisqu'elles vous conduisirent à l'École Polytechnique.

L'École Polytechnique ? Je me contenterai de cette exclamation souriante sans y ajouter, ni un de ces spirituels éloges, ni une de ces fines épigrammes que nous avons entendues chaque fois qu'un Polytechnicien nous a fait l'honneur d'entrer dans notre compagnie.

A la sortie de l'École Polytechnique, vous fûtes artilleur, et vous eûtes la bonne fortune de participer tout jeune à cette expédition marocaine, qui de 1908 à 1912, a écrit une des plus belles pages de notre histoire coloniale. Le vieux marocain qui vous parle, venu beaucoup plus tard, peut témoigner du prestige qu'ont laissé là-bas les randonnées de ces temps héroïques.

Un choix exceptionnel faisait de vous un jeune capitaine qui passait, presque sans désenrayer du Maroc à la Grande Guerre de 1914-1918. Vous y avez conduit votre batterie à peu près sur tous les fronts.

De sorte que votre carrière a commencé sous le signe de l'action, par une expédition coloniale, la guerre, le commandement.

Mais le jeune officier qui veut faire honneur à sa vocation et s'engager hardiment dans cette voie difficile que nous appelons plaisamment « la marche aux étoiles », ne saurait se contenter d'exécuter correctement son métier dans les limites de sa spécialité. Il doit sortir de cette spécialité, ajouter à la connaissance de son arme celle des autres armes, passer de la tactique particulière à la tactique générale, joindre à la discipline extérieure une discipline mentale, acquérir par lui-même des méthodes de pensée, mûrir son esprit par l'effort de la réflexion personnelle, par de longues et profondes méditations, s'initier ainsi peu à peu aux beautés de l'art militaire et aux difficultés du Haut Commandement qu'il servira d'abord comme auxiliaire avant de l'exercer à son tour.

Cette formation intellectuelle était le but que se proposait l'École Supérieure de Guerre.

Vous y fûtes heureux et brillant, si bien que vous jugeant digne de passer de l'étude à l'enseignement, on vous y rappelait quelques années plus tard, comme professeur. Vous y avez enseigné, pendant cinq ans, avec une maîtrise basée sur l'expérience de la guerre, la doctrine d'artillerie.

A travers vos grades de chef d'escadron à colonel, après une alternance harmonieuse de temps de commandement dans un régiment, de

service d'État-Major au Conseil supérieur de la guerre, et d'enseignement dans divers centres d'instruction, vous aboutissiez, d'abord comme stagiaire, puis comme chef d'État Major, au centre des Hautes Études Militaires.

C'était une noble institution dont la mission n'était pas d'enseigner les sciences militaires à des hommes de cinquante ans, mais de découvrir parmi eux ceux qui présentaient les aptitudes nécessaires pour devenir de grands chefs, c'est-à-dire des caractères et des personnalités fortement établis, et capable d'unir intimement ces deux éléments de base de toutes les entreprises humaines, et plus particulièrement des grandes entreprises militaires : la pensée et l'action.

Il est évident qu'il convenait de placer à cette direction et tout d'abord des chefs qui fussent à la fois des hommes de pensée et des hommes d'action. On comprend qu'au soir de votre vie vous vous sentiez fier d'avoir été un de ces chefs et d'avoir ainsi collaboré à la formation de cette élite.

Je sais, on me l'a déjà dit, et peut-être ici même, en cet instant, quelques uns d'entre nous en font la réflexion : Oui, nous avons une École Supérieure de Guerre, et un Centre des Hautes Études Militaires et un État Major, et nous avons perdu la bataille ?

Je ne voudrais pas prononcer des paroles trop graves, mais je me crois autorisé à jeter dans cette controverse quelques mots d'explication, qui ne seront pas déplacés, même s'ils devaient ressembler à une défense.

Lorsque une bataille aussi capitale que celle de 1940 a été perdue, c'est qu'il y avait auparavant des causes profondes pour qu'elle fut perdue et qu'elle était virtuellement perdue d'avance.

Dans un conflit de cette ampleur, la victoire ne s'improvise pas, et l'éclair de génie qui illumine au moment critique la pensée des grands capitaines, ne saurait suppléer à l'insuffisance des moyens, ni surtout au manque de préparation. Le redressement de la Marne, qu'on a trop souvent appelé un miracle et pas assez le réveil de notre valeur militaire ancestrale, n'était pas possible contre l'armée allemande motorisée de 1940 ; on n'arrête pas des chars avec des baïonnettes.

Nous reconnaissons aujourd'hui que nous n'étions pas prêts, mais à qui la faute ?

La formule de la Nation armée n'aurait pu préparer la victoire qu'avec une autre organisation, sociale et militaire, un autre état d'esprit, et surtout avec une autre armature morale qui nous eut donné la Foi dans le succès, la volonté de l'obtenir, et le consentement total aux sacrifices nécessaires. Encore eut-il fallu, pour orienter nos destinées vers des fins supérieures, modifier profondément nos méthodes de pensée.

Tout pays doit avoir l'armée de sa politique. Quel banal lieu commun mais combien lourd de sens ?

La France suivait une politique de paix. Quel type d'armée devait en être la conséquence ? On répondait : une armée *défensive* ; sans

rechercher si ce n'était pas là une formule qui ne correspondait à aucune réalité. Techniquement stratégie et tactique se traduisent par des combinaisons d'offensive et de défensive. Politiquement qui peut affirmer que jamais une attitude offensive ne s'imposera pas à une armée ?

Contre le vieil adage *si vis pacem para bellum* un slogan nouveau était un jour jeté : « Si tu veux la paix, prépare la paix » ce qui n'était qu'une parole de tribune, malheureusement dénuée de sens ; une formule de facilité, rien de plus, qui devait nous amener dans la pratique au service d'an, sans instruction des réserves, à des porte-galons insuffisants, à la théorie des prototypes et à quelques autres billevesées.

On nous a fait un autre reproche : « Pourquoi, connaissant ces insuffisances, les Généraux ne les ont-ils pas dénoncées ? » La réponse a été donnée plusieurs fois, par des dirigeants qui n'étaient pas des généraux, et qui se sont retranchés derrière leur patriotisme pour ne pas alarmer l'opinion et porter atteinte au moral de la nation.

La Grande Muette aurait-elle dû parler ? Peut-être.

Quoiqu'il en soit, la suite logique de ces faiblesses, de ces erreurs, de ces contradictions, qui avaient été la cause de l'insuffisance de notre préparation, fut la conception non pas défensive mais *passive* de la guerre, pendant les huit premiers mois de la « guerre larvée », de « cette drôle de guerre », comme on disait alors, avec presque un sourire ; mots légers qui s'harmonisaient si bien avec notre désir profond d'une solution de facilité.

Et la catastrophe se produisit foudroyante. Qui pourrait la considérer après coup, comme un accident purement militaire ? Il semblerait que l'oubli soit allé bien vite ?

Évidemment ce furent alors nos Généraux, et l'État Major, et l'École de Guerre, et le Centre des Hautes Études Militaires et aussi toute l'armée qui furent battus, mais c'est bien la France, la France avec ses dirigeants, ses élites et son peuple, la personne France qui porte en bloc la responsabilité de la défaite.

Peut-être devrais-je m'excuser d'avoir un peu haussé le ton et d'être ainsi sorti un instant des limites de la modération et de la sérénité qui sont notre règle. Mettons cela sur le compte de la déformation professionnelle qui, comme BURRHUS m'a fait parler... « avec la liberté d'un soldat qui sait mal farder la vérité ».

Aussi bien, mon Général, ai-je pu m'autoriser à mettre en cause vos fonctions, vos étoiles et votre personnalité sans risquer de faire fausse route, car le reproche ne vous atteint pas, et cela pour deux raisons : la première est que vous avez « parlé » ; la deuxième est que vous n'avez pas été battu.

Vous avez parlé... mais je ne le puis pas. Ce n'est ni le lieu ni l'heure de rouvrir une discussion sur un sujet de cette importance. Les différents entre personnages haut placés appartiennent à l'histoire et l'histoire a besoin de recul.

Mais vous n'avez pas été battu et voici pourquoi :

L'Armée des Alpes n'avait qu'une mission défensive. Cette mission était assurée par les organismes de forteresse et par trois corps d'armée : ceux de Lyon, de Marseille et de Montpellier. Mais peu à peu, sous la crainte d'abord puis sous la pression des événements, la majeure partie de ces troupes dût être appelée vers le Nord-Est.

Du côté italien, malgré la déclaration de « non belligérance » l'armée italienne était venue occuper la frontière : 21 puis, progressivement, jusqu'à 34 divisions, sous les ordres du Prince de Piémont.

Toutefois le gouvernement italien ayant déclaré officiellement « qu'il ne devait pas prendre l'initiative d'opérations contre la France » l'attitude des troupes restait correcte, cordiale, on fraternisait même un peu trop. Peu à peu cependant au cours de la stagnation de 39-40 l'ambiance se modifiait et quand, le 10 mai, l'offensive allemande se déclanchait, la confiance dans la neutralité de l'Italie avait complètement disparu.

Cependant l'armée des Alpes n'était pas particulièrement inquiète pour le moment. On estimait en effet que, malgré sa supériorité numérique écrasante, l'armée italienne ne tenterait pas l'aventure d'une action offensive avant de savoir si les armées allemandes seraient victorieuses.

Or la bataille de la Somme n'était pas encore livrée. Il valait mieux être sûr, avant de se déclarer, qu'elle fût perdue pour la France.

Et le 10 juin, alors que les armées françaises sont submergées sous la poussée des divisions blindées allemandes, et que l'avance du puissant partenaire ne laisse plus aucun doute sur la possibilité d'un redressement, l'Italie nous déclare la guerre.

Pourtant mieux vaut attendre encore que le revers français s'affirme, et ce n'est que dix jours plus tard, le 20 juin, après un des plus célèbres discours du DUCE, que toute l'armée italienne prend l'offensive de la frontière suisse à la Méditerranée. Or ce jour-là, le 20 juin, les Allemands sont à Lyon et depuis trois jours, le 17, le gouvernement français a demandé l'armistice.

J'imagine sans peine le dégoût qui dut vous prendre à la gorge, vos troupes et vous-même, en présence de cette attitude sans dignité. Les Arabes ont un proverbe cinglant : « C'est la hyène qui vient manger les restes du repas du lion ».

Je voudrais pouvoir mettre sous les yeux de mon auditoire une image tragique : le croquis militaire qui indique la progression journalière du front allemand, du 10 au 25 juin ; cette avance foudroyante qui descend la vallée de la Saône et du Rhône, atteint Besançon, Lyon, Vienne, Valence, tandis que l'armée des Alpes continue à livrer vaillamment sa bataille, malgré le danger, malgré la certitude de voir l'ennemi la prendre à revers et malgré la demande d'armistice.

Le destin s'est prononcé contre la France, la bataille est perdue. Tout est perdu... Mais l'armée des Alpes répète la célèbre parole qui a été précisément prononcée en Italie : « Tout est perdu sauf l'honneur ».

Vous commandiez le 15^e Corps d'armée et le secteur fortifié des Alpes Maritimes.

Vous aviez sous vos ordres 2 divisions d'infanterie, 21 sections de ces admirables éclaireurs-skieurs, spécialistes de la haute montagne, les troupes et les forts de la région, et surtout 350 pièces d'artillerie bien commandées, bien servies, bien approvisionnées.

En face : des troupes d'un effectif trois fois supérieur aux vôtres et soutenues par une aviation qui était, rappelons-nous, maîtresse du ciel.

Après quelques actions de détail qui, du 14 au 19 juin, permettent d'avoir confiance dans nos troupes et notre dispositif, l'offensive générale se produit le 20 juin.

Une attaque directe, menée par la 5^{ème} division italienne, commence par une violente préparation d'artillerie de petit et de gros calibre. L'échec est complet. Il est dû surtout à l'action de notre artillerie qui bloque implacablement sur tous les points de passage obligés les forces ennemies. Seul l'ouvrage du pont frontière de Saint-Louis qui barre la route littorale, a été débordé, mais il tient toujours.

Le lendemain, 21 juin, les Italiens se bornent à ramasser leurs morts et leurs blessés.

Le 22 juin, dès le point du jour, attaque générale contre tout le secteur. Deux divisions de choix lancent leurs fantassins et leurs chemises noires à l'assaut de notre position qui couvre Menton, mais comme les deux jours précédents, notre artillerie barre, avec une précision mathématique les passages importants; si bien qu'après cette nouvelle journée de combat, l'ennemi a été maintenu en gros par notre ligne.

Il faudrait pourtant un succès à cette armée de la 12^{ème} heure et le soir, la voix courroucée du DUCE nous apprend « qu'il donne l'ordre, impérativement, de reprendre l'attaque sur Menton avec le régiment Royal, le 90^{ème}, en la poussant jusqu'à l'assaut, sans tenir compte des pertes. »

Nuit d'attente et de fièvre pour nos troupes et nos forts. Dès le matin un violent orage qui coupe toute visibilité favorise la progression italienne et vers la fin de l'après-midi, sous une pluie diluvienne persistantes, des chemises noires et des sections d'assaut pénètrent dans Menton.

Une contre-attaque les rejette dans la partie est de la ville mais elle n'a pas le temps d'aller plus loin dans le soir qui tombe, avec la pluie et ce demi-succès italien.

Ce demi-succès va-t-il être exploité ? Non. La journée du 24 s'écoule dans le calme. L'ennemi qui a éprouvé de très fortes pertes la veille, semble avoir renoncé à reprendre l'attaque. D'ailleurs la pluie tombe toujours et le brouillard couvre le sol.

Et le soir de ce 24 juin, à 22 heures, on apprend que l'armistice est signé entre la France et l'Italie, et que les hostilités cesseront le 25 juin à 0 heures 35.

Le drame est fini, pas tout à fait cependant. Si on pouvait réoccuper tout ce Menton, qu'on a perdu aux trois-quarts la veille ? Voilà ce qui serait une brillante combinaison. Et le 25, au point du jour après l'armistice, de surnoises infiltrations glissent de maison en maison. Un cordon de Sénégalais amenés rapidement, arrête cette tricherie, mais nous perdons ainsi, sans combat une partie de la ville.

Pendant ce temps, l'ouvrage du Pont Saint-Louis, isolé depuis quatre jours et qui depuis 48 heures ne répondait plus aux appels radiophoniques, n'a pas eu connaissance de l'armistice et continue à interdire la seule route praticable, celle de Vintimille à Nice. Il a reçu à coups de feu tous les parlementaires qui se sont présentés. Il faut que des officiers français aillent le prévenir et fassent ouvrir le barrage pour permettre le passage des ambulances italiennes qui viennent chercher les nombreux blessés des jours précédents.

Deux jours plus tard, le Commandant italien fait demander au Commandant du 15^{ème} corps d'armée de consentir à l'ouverture totale de la barrière et au désamorçage des champs de mines, afin de permettre le passage des convois d'évacuation sanitaire et de ravitaillement italiens.

Il s'agissait aussi de permettre un passage plein de prestige : l'automobile de Mussolini se rendait à Menton.

Finalement la garnison du Pont Saint-Louis livre le passage et rentre dans nos lignes, avec ses armes, ses bagages, ses vivres et son honneur, emportant la clé de l'ouvrage après en avoir fermé la porte.

Ainsi se termine la bataille pour Nice, sur un pâle rayon de gloire.

Le temps ne m'est pas donné pour faire ressortir le mérite des troupes du 15^{ème} corps d'armée et de la région fortifiée ni d'expliquer et je le regrette d'autant plus que vous êtes artilleur, comment notre artillerie avait monté, avec une précision d'horlogerie, le mécanisme de ses tirs sur tous les points de passage de la montagne. L'orage et le brouillard des deux derniers jours ont pu, seuls, mettre un moment son action en défaut.

Au total le 15^{ème} corps d'armée a magnifiquement rempli sa mission. Comme je le demandais au début de mon discours, il a « fait face » à la situation, qui pourtant, cette fois était désespérée... Il faut toujours *faire face*... Il a lutté contre l'inévitable. Il a *résisté* entendons bien que nous réservons à cette idée de résistance la seule noble signification que lui a toujours donné notre Histoire Militaire.

Pour la part qui vous en revient, je me bornerai à rapporter en guise de conclusion deux documents.

Le premier est un extrait de la lettre mémorable que vous adressa le Maire de Nice, sénateur des Alpes Maritimes : « Si notre Département a pu éviter l'envahissement et l'occupation, si nos villes et nos villages

ont été préservés, si nous pouvons espérer que cette vaillance sera la sauvegarde de nos destinées, c'est au 15^{ème} corps d'armée que nous le devons. »

Et voici le deuxième document officiel :

« Ordre n° 114 C. Le Général en chef, Ministre Secrétaire d'État à la Défense Nationale, cite à l'ordre de l'armée le Général de Corps d'armée MONTAGNE, Alfred, Louis, Joseph, Marie, Commandant le 15^{ème} Corps d'armée. »

« Dans les journées du 20 au 25 juin 1940, alors que l'armée des Alpes subissait l'effort conjugué des pressions allemandes et italiennes a, comme Commandant du 15^{ème} Corps d'armée, repoussé l'assaut principal des forces italiennes. A disputé pied à pied en face de forces bien supérieures, au-delà même de sa mission, le terrain des avant-postes l'a conservé presque partout et a maintenu jusqu'au bout l'intégrité de la position de défense dont la garde lui avait été confiée.

Le 2 septembre 1940 — signé « WEYGAND ».

Voilà pourquoi, Monsieur, nous avons l'honneur de vous recevoir aujourd'hui parmi nous.

Discours de réception de M. Marcel Bernard

(Séance du 27 janvier 1947)

MESDAMES,

MESSIEURS,

Vous avez bien voulu m'appeler à participer aux travaux de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier. Je vous adresse mes remerciements pour un honneur dont vous augmentez le prix en me donnant la place qu'occupait Louis Jacques THOMAS, Professeur honoraire à la Faculté des Lettres.

Le destin a plus fait pour cette nomination que mes minces mérites.

Une évolution normale des événements ne m'aurait jamais fait désigner pour prendre cette place. La somme de jeunesse que Louis THOMAS avait encore en lui, il y a peu d'années, n'aurait pu si rapidement disparaître si l'angoisse ne l'avait consumée; longtemps encore il serait demeuré parmi vous et plus tard, lorsque le terme serait enfin venu, vous auriez désigné le Fils pour succéder au Père.

Tout a été bouleversé au cours de ces années vécues sous le signe du désordre et du chaos. Les familles se sont dispersées et anéanties. Aux souffrances physiques se sont ajoutées l'inquiétude et l'angoisse. Louis